

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

Discours d'Ouverture de la semaine Sociale à
Fribourg, 5 septembre 1910
Nos orientations sociales

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 261-270

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Discours d'Ouverture
de la Semaine Sociale à Fribourg
5 Septembre 1910
Nos orientations sociales

PAR M. G. DE MONTENACH.

Souvent, dans les opéras, les morceaux d'ouverture unissent, en une vaste harmonie les airs qui, *détachés, constitueront* l'audition tout entière; on y voit apparaître, tels des éclairs musicaux, les rythmes principaux de la composition.

J'aurais aimé m'inspirer de cette méthode dans mon discours de ce soir, et vous présenter, comme un bouquet, les pensées maîtresses dominant le programme que vous allez parcourir ces jours prochains.

Mais ce travail m'aurait entraîné à franchir les limites que je me suis tracées.

Laissant donc de côté ce qu'on vous dira, je veux m'efforcer de mettre en préface de la Semaine sociale, quelques idées, quelques conseils, vous préparant, du moins je l'espère, à profiter des hautes leçons que vous allez recevoir.

Et tout d'abord, je veux vous dire combien je suis heureux et fier d'avoir été désigné, par les circonstances, pour inaugurer au nom de l'*Association populaire catholique suisse* cette première Semaine sociale qui comble pour moi des vœux si lointains.

Il y a dix-huit ans déjà, plusieurs des personnes ici présentes doivent s'en souvenir, j'avais, comme président cantonal fribourgeois du *Pius-Verein*, pris l'initiative d'organiser des cours de sociologie pratique à l'imitation de ceux qui, à München-Gladbach, venaient de commencer leur utile et bienfaisante carrière.

Malgré l'appui que M. le chanoine Esseiva, M. le conseiller Python, M. le rédacteur Soussens, M. le professeur Speiser, avaient donné à mes efforts, ce projet fut abandonné au moment où il touchait à sa réalisation.

Depuis lors, je n'avais pas perdu l'espoir d'introduire chez nous, ces cours auxquels on a donné le nom si suggestif de *Semaine sociale*, et aujourd'hui, je crois à la sagesse du proverbe disant : « Que tout vient à point à qui sait attendre. »

Dans le discours adressé par moi, l'an dernier à Zoug, aux catholiques romands, j'ai insisté sur l'indispensable nécessité de faire appel aux Semaines sociales, pour compléter notre formation, pour donner à nos œuvres une orientation sûre, pour remettre en marche des idées trop assoupies.

J'étais loin, cependant, de me douter alors, que mon désir serait déjà réalisé, dès 1910, par le double concours de votre ardeur et de votre dévouement.

Mes remerciements doivent aller tout d'abord à M. Jobin; reprenant mon idée, il a su la faire triompher; ensuite, aux présidents cantonaux romands du *Volkverein*

qui ont voulu ajouter cette nouvelle institution à toutes celles que leur zèle a suscitées déjà.

Cependant, la *Semaine sociale* serait peut-être encore demeurée à l'état de pieuse résolution, si un homme, dont les initiatives généreuses ne se comptent plus, ne s'était trouvé là pour assurer son organisation matérielle, pour établir son programme.

C'est de M. Léon Qenoud que je veux parler; depuis des mois il est au travail, nous stimulant tous par son zèle inlassable.

Il a été à la peine, je dois, Mesdames et Messieurs, le mettre ce soir à l'honneur.

Il est allé jusqu'à Rouen pour conquérir des sympathies à notre œuvre, pour étudier les rouages d'une Semaine sociale, pour se bien pénétrer de sa mission organisatrice.

Sans doute, il a trouvé des collaborateurs précieux dans les membres du Comité local d'organisation, en particulier dans MM. Leimgruger, Bondallaz, Clément, Ems, Birchof, Dunant, dans les professeurs et conférenciers qui ont répondu à son appel.

Vous connaissez ces derniers, je n'ai pas besoin d'évoquer leurs noms devant vous, n'êtes-vous pas ici à cause d'eux, attirés par leur dévouement social.

M. l'abbé Antoine, que vous avez hâte d'entendre, me permettra cependant de lui payer le tribut d'un spécial hommage. Il me laissera dire de lui, d'une manière peut-être un peu triviale, que dans le menu choisi de la Semaine sociale de Fribourg, il est la pièce de résistance.

Son concours est le gage du succès; par sa science et sa doctrine, il mettra à l'édifice que nous voulons construire, une base inébranlable.

M. l'abbé Antoine s'est fait tout à nous pendant ces jours de labeur et de méditation, soyons aussi tout à lui par notre ardeur à l'écouter, par notre zèle à le suivre, par notre gratitude et notre respect.

Et maintenant je m'adresse à vous, Mesdames et Messieurs, chers amis connus et inconnus qui formez cette assemblée d'élite, et je vous exprime toute notre

reconnaissance, celle de l'Association populaire catholique suisse, celle du Comité d'organisation, celle de la ville de Fribourg, heureuse de vous accueillir dans son hospitalière enceinte.

En répondant à notre invitation, si nombreux et si ardents, vous avez donné à la Semaine sociale sa consécration, et montré à ceux qui disaient d'elle : « Cela ne prendra pas chez nous », combien ils se trompaient.

Cela a pris et cela prendra davantage encore!

Nous avons convoqué cette Semaine sociale pour nous dire entre catholiques des vérités que nous n'entendons pas souvent, pour nous faire autre chose que des compliments.

Dans les grandes assemblées populaires, dans les banquets qui nous réunissent, nous avons l'habitude de nous congratuler, de nous féliciter et cela réchauffe les cœurs, fortifie les courages, stimule l'entrain.

L'encensoir est un accessoire dont on use beaucoup dans ce genre de réunions, nous le mettrons de côté durant la Semaine sociale.

Pendant les quelques jours que nous allons vivre ensemble, nous avons le devoir de nous mettre en face de la situation telle qu'elle est, de l'examiner à la loupe, de faire un large et profond examen de conscience, de rechercher les lacunes qui paralysent notre action et la rendent parfois décevante.

J'ai été accusé, je le sais, d'avoir envisagé, au dernier *Katholikentag*, l'action sociale des catholiques romands, d'une manière trop pessimiste. Le *Courrier de Genève*, dans un article par ailleurs trop aimable à mon égard, est allé jusqu'à dire : que j'étais un semeur de découragement, qu'il fallait se garder de se laisser influencer par mes impressionnantes lamentations, c'est là du moins le sens de ses lignes.

Ce que j'ai dit à Zoug, je le pensais; je le pense encore, et je regarde comme des amis dangereux pour notre cause, ceux qui ne savent point reconnaître que nous nous payons souvent de mots et que les choses, dans leur réalité vivante, sont loin parfois de répondre à la flatteuse image que nous en faisons.

Dès qu'on sort des banalités pieuses et patriotiques, qui forment trop souvent, avec une certaine dose de sonorités oratoires, le menu habituel de nos assemblées catholiques, pour aborder franchement certains problèmes, pour soulever le voile commode des illusions, on est regardé comme un original neurasthénique qui aime à chatouiller de sa critique les épidermes récalcitrants.

Pour beaucoup de catholiques, en effet, une assemblée, un congrès doivent être simplement une réunion de gens placides et bien intentionnés, venant exposer, tour à tour, le mécanisme ingénieux des œuvres innombrables auxquelles ils se consacrent, se réjouir mutuellement sur les résultats parfois problématiques de leurs efforts et demander aux accents enflammés de quelque orateur vibrant, l'excitation passagère d'une ardeur chancelante. Que voulez-vous, il y aura toujours des gens dont l'occupation favorite sera de danser en rond et qui considéreront comme des trouble-fête ceux qui voudront les en empêcher.

Mais, ce n'est pas en dansant en rond que l'on fait du chemin, et, si c'est faire œuvre mauvaise que de démontrer l'insuffisance des méthodes et des procédés d'actions, de signaler les ornières dans lesquelles on a trop de tendances à se laisser embourber, nous ne voyons pas quelle peut bien être l'utilité de tant de manifestations que nous multiplions de plus en plus.

J'aurais pu citer à Zoug, à l'appui de mes paroles, bien des localités importantes de notre Suisse romande, encore fort mal outillées au point de vue des œuvres, où l'action sociale est nulle, car il ne faut pas la confondre avec ces accès de fièvre électorale qui nous saisissent parfois pendant huit jours pour nous laisser retomber ensuite dans l'indifférence et la léthargie!

On prétend que les Suisses français sont rebelles à l'associationisme et qu'il faut attribuer à cette répulsion pour la vie de Société, naturelle chez eux, la situation languissante et précaire d'une grande quantité de nos groupements catholiques.

Je conteste absolument le bien fondé de cette

affirmation; l'esprit d'association a pris dans nos régions une très grande force et il se manifeste par la création incessante de sociétés nouvelles, appliquées aux objets les plus divers. Ces sociétés sont toujours actives quand elles ont un but bien précis et quand on exige de leurs membres une certaine application, de l'assiduité aux séances et des sacrifices réguliers.

Mais, lorsqu'on considère avec quelle légèreté, quelle absence de méthode, quelle ignorance du but local à atteindre, quelle indifférence pour les éléments constituants, on inaugure des associations catholiques, il ne faut pas s'étonner de les voir s'étioler, tout en imposant parfois des pertes de temps considérables à ceux qui s'en occupent.

Un vers célèbre de Victor Hugo me revient ici subitement à la mémoire ; ce vers où il s'écrie : « Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles ! »

Pour ma part, je pourrais dire à mon tour : Hélas ! que j'en ai vu naître de ces sociétés catholiques d'hommes ou de jeunes gens qui ne savent pas vivre et ne peuvent cependant pas mourir, grâce à la respiration artificielle qu'on leur insuffle de temps en temps.

Combien j'en ai vu inaugurer dans le fracas des mortiers, au milieu des fanfares et des discours, de ces drapeaux, qui n'ont jamais conduit leurs troupes ailleurs qu'à des manifestations tapageuses et sans lendemain ! Voilà près de quarante ans que nous faisons « du mouvement social catholique » sans posséder encore cette élite trempée, consciente, aguerrie qu'il aurait dû nous donner.

Et pendant ce temps-là, dans l'ombre, l'adversaire aux formes changeantes, noue toujours plus serrées, les mailles de son filet et étend partout celui-ci, sans que rien ne vienne l'arrêter dans sa besogne patiente.

L'empereur d'Allemagne ne cesse de dire à son armée de tenir sa poudre sèche, il proclame que la force dont il dispose est la meilleure garantie de la paix, et il n'a pas tort; cette force a probablement évité à l'Europe de grandes guerres, dans lesquelles personne n'a osé se jeter.

De même, la paix religieuse en Suisse, paix indispensable à la prospérité de la patrie, ne sera assurée que si les catholiques demeurent inexpugnables dans leurs positions. Trop de gens encore n'attendent d'eux qu'un seul signe de faiblesse, pour commencer la danse finale dans laquelle on ferait, selon un programme mondial, valser nos couvents, nos collègues chrétiens, nos dernières traditions religieuses et nos libertés les plus chères.

Les catholiques de la Suisse romande sont plus désireux que jamais de vivre en paix avec tous leurs concitoyens et de travailler avec eux à la prospérité de la patrie.

Ils applaudissent aux conciliantes déclarations faites par Sa Grandeur l'Evêque de Coire au Katholikentag de Schwytz.

Mais c'est dans l'intérêt de cette paix, dont ils veulent les bienfaits, qu'ils doivent demeurer unis et forts, organisés et actifs.

Il était à la mode dans nos milieux, il y a quelques années, de prétendre que les questions économiques allaient avoir le pas sur toutes les autres, que l'anticléricalisme était seulement la marotte de vieux sectaires attardés, qu'aucun homme d'Etat digne de ce nom ne songerait plus à réveiller les querelles confessionnelles, que les masses populaires, enfin conscientes, ne se laisseraient plus détourner de leurs intérêts positifs, par des diversions anticatholiques.

Je me souviens d'avoir moi-même jadis, comme président de la Fédération des Cercles d'hommes et de jeunes gens, brodé sur ce thème des variations oratoires que je ne relirais pas sans mélancolie.

C'est en vertu de ces idées, alors régnautes, que beaucoup de catholiques se sont mis sincèrement au travail social, avides de contribuer à ouvrir une ère nouvelle de justice et de paix.

C'est également la même orientation qui les a conduits à trop matérialiser les œuvres et les institutions qu'ils soutenaient, à mettre au second plan l'idéal religieux qui aurait dû les dominer.

Qu'il y aurait de choses à dire sur l'oubli des conditions surnaturelles de l'action sociale, pendant toute la période qui a suivi la publication de l'Encyclique *Rerum Novarum*, oubli fatal, oubli pernicieux qui a perdu tant d'âmes et ruiné tant d'espérances.

Les événements qui se déroulent autour de nous depuis ces dernières années, donnent un complet démenti aux illusions dont nous nous bercions.

En fait, la pullulante lignée des Homais a débordé sur la société et sur l'Etat, elle a fait la conquête des pouvoirs publics, régenté leur politique et par elle, les foules ouvrières se sont trouvées entraînées à manger du curé à bouche que veux-tu, ce qui, pour certains bourgeois libéraux, a été une heureuse fortune.

La question religieuse prime tout aujourd'hui et au fond, nous ne devons pas nous en plaindre, car rien ne manifeste plus l'importance suprême de ces faits surhumains: la vie et la mort, et la résurrection du Christ, que l'intérêt ardent qu'ils soulèvent chez les ennemis du Christ lui-même.

Dans un de ses derniers romans, *La Barrière*, M. René Bazin, de l'Académie française, a écrit les lignes suivantes qui expriment mieux que je ne saurais le faire, les préoccupations d'aujourd'hui. « Plus tu vivras, dit-il, plus tu reconnaîtras que la lutte la plus âpre dans le monde, n'est pas pour l'argent, mais pour ou contre les âmes; il n'y a pas eu d'époque plus théologique que celle-ci, plus travaillée dans les profondeurs par les courants qui se contrariaient et se côtoient. »

Tous les grands mouvements qui secouent l'opinion aboutissent à une guerre à l'Eglise. Dès qu'il s'agit de faire front contre notre religion, il n'y a plus de partisans de l'ordre ou de l'anarchie, il n'y a plus de *Burgertum* ou d'*Arbeitertum*, il n'y a plus que les ennemis de Rome, qui trouvent dans leur haine le ciment des alliances les plus inattendues et c'est un « *Delenda Carthago* » qui retentit contre le rocher qui porte Pierre et son Eglise.

Comme l'a constaté Henri Mazel dans un de ses derniers volumes: « Voici plus d'une génération que toute

la politique pivote sur ce gond: l'anticléricisme. Aujourd'hui plus que jamais, au fond de toute sociologie on trouve, suivant le mot de Proudhon, de la théologie. A l'approche de la question religieuse, toutes les autres dégringolent ; il n'y a plus de radicaux, de socialistes, d'aristocrates, de démocrates, il n'y a que des cléricaux et des anticléricaux et la bonne entente s'établira vite entre le premier de l'extrême gauche et le dernier de l'extrême droite s'ils se trouvent d'accord sur le curé qui passe. »

On pouvait croire, il y a quelques années, qu'on marchait à la guerre sociale, mais maintenant nous devons nous rendre compte que la guerre religieuse précédera la guerre sociale, tout en préparant son déchaînement.

Aussi bien elle est déclarée cette guerre religieuse.

Voyez les ruines amoncelées en France, voyez l'affaire Ferrer et ses répercussions brutales en Suisse, voyez ce qui se passe en Espagne, voyez l'anneau d'injures et de menaces qui se resserre autour du Vatican ! On dit parfois que nous sommes à un tournant de l'histoire, nous ne sommes pas à un tournant, mais à une descente et elle est vertigineuse.

Nous assistons dans le monde entier à un assaut passionné donné aux bases sur lesquelles repose l'ordre public chrétien, aussi bien par les partisans de l'anarchie intellectuelle et sociale, que par les défenseurs patentés de la légalité et du droit.

Malheureusement, notre société d'aujourd'hui est pareille à cette population d'Antioche que, dans son discours de réception à l'Académie française, Renan nous montrait rassemblée au théâtre, tout entière au spectacle, pendant que les Perses, dans l'ombre, s'approchaient de la cité : « Tous les yeux et toutes les oreilles étaient, dit-il, tendus vers l'acteur, quand tout à coup celui-ci se met à balbutier, ses mains se crispent, ses bras se paralysent, ses yeux deviennent fixes.

De la scène où il était, il voyait les Perses, déjà maîtres du rempart, descendre de la montagne au pas de course.

En même temps les flèches commencèrent à pleuvoir dans l'enceinte du théâtre et rappelèrent les spectateurs à la réalité. »

Cette réalité de demain, tout nous la fait prévoir terrible et cependant nous vivons dans l'indifférence et la quiétude.

La pièce qui se joue aujourd'hui sur la scène du monde, est une pièce anticléricale qui captive les gogos, les Perses sont les révoltés d'en bas qui aiguissent leurs flèches, et l'acteur, c'est le catholique social ou pour mieux dire le catholique intégral, qui voit, lui, ce que la foule ne veut plus voir, et qui a par conséquent la mission de l'éclairer et de la défendre.

Nous commettrions donc une lamentable erreur en nous laissant distraire de l'apostolat social par le vacarme anticatholique, et en désertant la cause des humbles et des déshérités, des laborieux et des souffrants, parce qu'ils se laissent aller à applaudir les coups qu'on porte à notre idéal religieux.

N'oublions pas que c'est l'indifférence, en matière sociale, dans laquelle sont tombées pendant si longtemps tant de personnes religieuses et bien intentionnées, qui a engendré pour une bonne part, chez les masses, l'indifférence en matière de religion et le matérialisme.

Il ne faut donc pas que la situation religieuse, si grave et si compliquée soit-elle, détourne les catholiques de leur devoir social.

Les bâtisseurs des grandes cathédrales moyenâgeuses étaient soumis à des combats incessants et on a pu dire de ces ouvriers intrépides, qu'ils travaillaient l'épée dans une main et la truelle dans l'autre.

Comme eux, tout en affirmant notre fidélité à l'Eglise et en défendant nos croyances, élevons pierre à pierre l'édifice social qui abritera un jour l'humanité pacifiée et régénérée, qui pointera vers le ciel ses clochers ajourés remplis de joyeux carillons, sonnans les *Alléluia* de l'Amour !

(à suivre)